

Zugab

BIBLIOTHÈQUE

"Les Fardines"

S J

60 - CHANTILLY

MERCURE
DE FRANCE
DÉDIÉ AU ROI,

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES,

C O N T E N A N T

Le Journal Politique des principaux évènements de toutes les Cours; les Pièces fugitives nouvelles en vers & en prose; l'Annonce & l'Analyse des Ouvrages nouveaux; les Inventions & Découvertes dans les Sciences & les Arts; les Spectacles, les Causes célèbres; les Académies de Paris & de Provinces; la Notice des Édits, Arrêts; les Avis particuliers, &c. &c.

SAMEDI 3 JUILLET 17



A P A R I S,
Chez PANCKOUCKE, Hôtel de Thou,
rue des Poitevins.

Avec Approbation & Brevet du Roi.

T A B L E

Du mois de Juin 1784.

P	PIÈCES FUGITIVES.		<i>abrégé Latin de Philosophie,</i>	
	<i>Épître à M. ***,</i>	3		34
	<i>A Son A. S. Madame la</i>		<i>Collection des Moralistes Mo-</i>	
	<i>du heste de Chartres,</i>	45	<i>derges,</i>	35
	<i>Vers récités à Madame la Pre-</i>		<i>Almanach des Muses,</i>	55
	<i>sidente du Pais,</i>	ib	<i>Histoire de Russie,</i>	70
	<i>A Mlle Comtat,</i>	50	<i>Littéraire Historique d'E-</i>	
	<i>A Mme Ch*****,</i>	51	<i>ducation,</i>	80
	<i>Épître à MM. de la Société</i>		<i>Théâtre d'Aristophane,</i>	104
	<i>Patriotique Bretonne,</i>	97	<i>Les Veillées du Château,</i>	151
	<i>Vers sur l'Homme,</i>	101	<i>Académie Française,</i>	170
	<i>Impromptu à Mme de...</i>	ib.		
	<i>Au Comte de Klaga,</i>	145	S P E C T A C L E S.	
	<i>Vers contre les Vieillards,</i>	146	<i>Concert Spirituel,</i>	132
	<i>Imitation d'une Epigramme de</i>		<i>Comédie Italienne,</i>	133
	<i>l'Anthologie,</i>	149	V A R I É T É S.	
	<i>Charades, Enigmes & Logo-</i>		<i>Chronomètre & Plexichromé-</i>	
	<i>gryphes, 7, 35, 102, 149</i>		<i>tre,</i>	85
	NOUVELLES LITÉR.		<i>Extrait du Journal d'un Voya-</i>	
	<i>Recueil de quelques Ouvrages</i>		<i>ge fait de Williamsburg,</i>	
	<i>de M. Wazelar, de l'Ac-</i>		<i>en Virginie, à Pétersburg,</i>	
	<i>démie Française,</i>	9		110
	<i>Recueil complet des plus beaux</i>		<i>Suite des Sermons de l'Abbé</i>	
	<i>morceaux de Poésies Ita-</i>		<i>Poule,</i>	171
	<i>liennes,</i>	28,	<i>Annonces & Notices, 41, 89,</i>	
				139, 187

A Paris, de l'Imprimerie de M. LAMBERT & F. J.
BAUDOUIN, rue de la Harpe, près S. Côme.

M E R C U R E
D E F R A N C E.

S A M E D I 3 J U I L L E T 1784.

P I È C E S F U G I T I V E S.
E N V E R S E T E N P R O S E.

V E R S

*A M. le Comte DE HAGA, qui étoit venu
incognito au Collège de Louis-le Grand.*

P R I N C E , ami des Talens, des Vertus & des Arts,
En vain vous espériez visiter leur asyle
Sans que votre grandeur, votre bonté facile
Trahit le favori de Minerve & de Mars.
En vain vous dépouillant de la grandeur suprême,
Vous paroissez sans Cour, sans suite, sans faisceaux.
Chacun vous reconnoît; on se dit: c'est lui-même,
C'est Gustave, c'est un Héros.

Nous avons cru revoir ces beaux jours où Christine
Battoit les Allemands & chantoit ses exploits;
Et plaçant son palais sur la double colline,
Manioit tour-à-tour la lyre de Corinne,

A ij

Le compas d'Archimède & le Sceptre des Rois.
 Que pour un Souverain il est beau de s'instruire,
 D'exciter les talens, de connoître leur prix !
 Oui, Gustave, il est vrai, mérite qu'on l'admire,
 Quand d'un Sénat puissant il abjure l'empire,
 Et qu'il venge ses droits injustement flétris.
 Mais quand pour s'éclairer il quitte son Royaume,
 Qu'il veut voir par ses yeux les mœurs de vingt pays,
 Les vertus du Bernois, les monumens de Rome,
 Les talens à l'envi florissans dans Paris,
 Il n'étoit qu'un grand Prince, il devient un grand
 Homme.

(Par M. Duviquet, Étudiant en Rhétorique
 au Collège de Louis-le-Grand.)

O D E.

HORACE ET LYDIE, Traduction fidelle.

H O R A C E.

TANDIS que ma Lydie approuva ma tendresse,
 Et qu'amant préféré dans mon heureux transport
 De mes bras mollement j'enlaçai ma maîtresse,
 Du plus puissant des Rois je dédaignai le sort.

L Y D I E.

TANT que feu'e je fis le charme de ta vie,
 Que, sans craindre Chloé, je possédai ton cœur;
 Fièr de ton amour, la constante Lydie
 A l'immortalité préféra son bonheur.

DE FRANCE.

H O R A C E.

JE suis tout à Chloé, dont la voix séduisante
Mêle aux accords du luth les accens les plus doux :
Pour elle de la mort je braverois les coups,
Si la parque, à ce prix, épargnoit mon amante.

L Y D I E.

JE sens pour Calais une flamme nouvelle ;
Calais a son tour brûle pour mes appas ;
Et mon cœur chérirait la rigueur du trépas
Si ma mort assurait une vie aussi belle.

H O R A C E.

MAIS, si l'Amour encor vouloit nous réunir ?...
Si des feux mal éteints dans mon âme attendrie
Faisoient en ta faveur naître le repentir ?...
Si la blonde Chloé faisoit place à Lydie ?...

L Y D I E.

AH ! bien que Calais soit plus beau que l'Amour,
Et toi plus inconstant que l'onde & le nuage ;
Contente, on me verroit pour toi chérir le jour,
Le quitter pour te suivre au ténébreux rivage.

(Par M. Cavellier , *Commis des Bureaux
de la Marine.*)



LES VIEUX GALANS DU SIÈCLE,
ou Réponse à la Chançon intitulée : Les
Jeunes Gens du Siècle.

AIR : *Des simples Jeux de son Enfance.*

BEAUTÉS, sans blesser la décence,
 Aimez toujours les jeunes gens ;
 L'Amour déserteroit la France
 A l'aspect de ces vieux galans,
 Qui, par leur air & leur langage,
 Effarouchent la volupté,
 Et qui n'ont pour le badinage
 Qu'un vain desir sans faculté.

Sous le prétexte d'être utiles,
 A courir ils passent leur tems ;
 A la Ville ils sont inutiles,
 A la Cour ils sont intrigans.
 Chacun d'eux très-souvent décide
 Sans sçavoir pourquoi ni comment,
 Par-tout l'amour-propre les guide
 Et par-tout l'ennui les attend.

TOUJOURS grondant pour des vétilles,
 On ne les voit jamais contens ;
 Inconséquens auprès des filles,
 Avec leurs femmes peu galans.

Par leurs discours on doit comprendre
 Qu'avec l'or ils veulent tenter;
 Mais si le besoin les fait prendre,
 Bientôt l'ennui les fait quitter.

PAR leur maintien & leur parure
 Ils veulent se faire valoir;
 Mais l'Amour rit de leur figure,
 Et n'en attend aucun espoir:
 En vain ils vont de Belle en Belles
 Offrir leur hommage & leurs cœurs;
 Ils ne doivent attendre d'elles
 Que des épines pour des fleurs.

LORSQU'ILS parlent de leur jeunesse,
 Leur babil les rend indiscrets;
 Toujours la plus belle maîtresse
 Leur a prodigué ses attraits;
 Ce n'est souvent que dans l'ivresse
 Qu'ils veulent goûter des plaisirs;
 Mais c'est en vain, car leur foiblesse
 Ne leur permet que des desirs.

PUISSENT les Jeux, les Ris, les Grâces
 Les exiler tous de leur Cour,
 Et les combler de leurs disgrâces
 Pour venger l'Hymen & l'Amour;
 Leurs feux éteints par la vieillesse
 Ne méritent que des rigueurs,

A iv

Nous seuls de l'aimable jeunesse
Goûtons les plaisirs, les faveurs.

(Par M. le Comte de Faud***, Ancien
Capitaine de Gendarmerie.)

*V E R S pour le Portrait de M. M E S M E R ,
dessiné par M. Pujos.*

LE voilà ce mortel dont le siècle s'honore,
Par qui sont replongés au séjour infernal
Tous ces fûeux vengeurs que déchaina Pandore :
Dans son Art bienfaisant il n'a point de rival,
Et la Grèce l'eût pris pour le Dieu d'Épidaure.

*Explication de la Charade, de l'Énigme &
du Logogryphe du Mercure précédent.*

LE mot de la Charade est *Papa* ; celui
de l'Énigme est *Poisson* ; celui du Logo-
gryphe est *Proie*.

C H A R A D E.

M O N tout est mon premier,
Devenu mon dernier.

(Par M. D***** D.)

É N I G M E.

JE suis un tout avec ma queue,
Dont je suis membre sans ma queue;
Je ne peux rien avec ma queue
Si l'on m'en sépare sans queue.
J'occupe fille ou femme avec ma queue,
Alors je suis en mouvement sans queue.
Bref, j'ai cinq pieds, Lecteur, avec ma queue;
Je n'ai ni piés ni tête sans ma queue.

(Par M. F. G., de Sedan.)

L O G O G R Y P H E.

TU me cherches bien loin & je suis près de toi :
Je te le dis en vain, tu me cherches encore.
Certes, pour m'attraper, ami Lecteur, crois-moi,
Il ne faut pas courir du couchant à l'aurore.
Cependant aujourd'hui le cas n'est pas nouveau,
Quand je suis sous ta main, tu m'échappes peut-être.
A quoi bon pour un mot fatiguer ton cerveau !
Combien mes dix pieds, je te ferai connoître
L'instrument d'Apollon ; un métal précieux ;
Ce que remplit si bien *la Rive* sur la Scène ;
L'extrémité du globe ; un trésor curieux
Que le mouchoir d'Églé dérobe à tous les yeux ;
Un être fabuleux, friand de chair humaine ;

A ▼

Un oiseau révéré chez le peuple Romain;
 Ce qui du Laboureur sert à faire le pain ;
 Enfin ce qu'un Baveur, que le plaisir réveille,
 Se plaît à célébrer pour le Dieu de la treille.

(Par M. N.... P....., Abonn.)

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

DISCOURS prononcés dans l'Académie Française, le Mardi 13 Juin 1784, à la réception de M. le Marquis de Montesquiou. A Paris, chez Deimonville, Imprimeur-Libraire de l'Académie Française, rue Christine, 1784.

C'EST en empruntant tout de ces Discours qu'il faut en faire l'éloge. « Lorsque vous me faites grâce, dit M. le Marquis de Montesquiou, je n'ai pas cessé de me faire justice.... Dans ce sanctuaire, les vrais adorateurs sont admis quelquefois à partager les honneurs du sacerdoce. »

Le modeste Récipiendaire ne se vante que de deux titres : l'amour des Lettres, l'amour de la vertu ; & c'est par la transition heureuse que lui fournit sur-tout ce dernier titre, qu'il amène l'éloge de son prédécesseur, M. l'ancien Evêque de Limoges.

« Accoutumé si long temps à payer tous les jours avec un nouveau plaisir, le tribut

» de ma juste vénération à cette âme indul-
 » gente & pure, que l'intrigue ne souilla
 » jamais, qui, Supérieure aux foibleſſes hu-
 » maines, a porté à la Cour, conſervé au
 » milieu des honneurs, rapporté dans la
 » retraite toute la ſimplicité des mœurs an-
 » tiques, j'étois loin de prévoir qu'un jour
 » ma voix trembleroit au moment de lui
 » rendre ſolemnellement hommage. »

M. L'Évêque de Limoges fut appelé à la
 place de Précepteur des Enſans de France
 par le choix particulier de feu Mgr. le
 Dauphin..... « La célébrité qu'il fuyoit, il la
 » dut aux ſoins mêmes qu'il ſe donnoit pour
 » n'être pas apperçu. Nous vîmes alors le
 » beau ſpectacle de la vertu près du trône,
 » allant au-devant de la vertu qui ſe cache,
 » & la forçant de venir purifier par ſon in-
 » fluence, l'air que devoient respirer de
 » jeunes Princes appelés aux plus hautes
 » deſtinées..... Quel terrible moment.....
 » que celui où un Prince deſtiné à régner
 » ſur une grande Nation, doit être livré
 » aux mains qui vont rectifier ou corrom-
 » pre l'ouvrage de la Nature !... Un ſiècle,
 » trois générations de vingt millions d'hom-
 » mes, devront ils des autels ou des malé-
 » dictions à celui qui va devenir en quelque
 » ſorte l'arbitre de leur deſtinée ? »

Les grands talens ne ſont pas l'ouvrage
 des hommes. Semblables à ces plantes vi-
 goureuſes qui naiſſent & s'élèvent ſans cul-
 ture, la Nature ſeule ſ'eſt réſervé le droit de

les créer ; & l'éducation qui favorise le développement du génie , qui peut en accélérer les progrès , n'auroit le pouvoir ni de le produire ni de l'étouffer..... « Mais que » l'enthousiasme ne nous aveugle pas ; & » convenons, Messieurs, que la vertu d'un » Souverain est le plus grand bien de son » Peuple. » C'est elle qui pose des limites à l'amour si dangereux de la gloire.... Elle lui rend inviolables les droits de la propriété.... elle lui montre dans une économie rigoureuse le principe de la justice & de la bienfaisance. C'est elle.... qui lui fait réformer des Loix barbares, anéantir les restes odieux de la tyrannie féodale, épargner à l'innocent accusé l'horreur d'habiter la demeure du crime, rétablir l'ordre dans toutes les parties de l'Administration.

La modération étoit la base du caractère de M. l'Évêque de Limoges.... Elle l'a rendu inaccessible à tout esprit de parti. Si nous nous rappelons à combien de pièges la Religion a dû être exposée dans des temps difficiles ; si nous réfléchissons à l'importance que sa place à la Cour & son rang dans l'Église pouvoient donner à ses moindres démarches, nous trouverons son plus bel éloge dans le silence que la postérité gardera sur lui, « en racontant l'histoire des mal- » heureuses discussions dont nous avons été » les témoins. »

Il n'appartient qu'à la postérité de juger les Princes ; les hommages de leur siècle , &

sur-tout ceux de leur Cour, sont toujours suspects de flatterie; « mais, dit M. de Mon-
 » telquieu, si des lâches ont profané la
 » louange, ce n'est pas une raison pour re-
 » fuser un tribut légitime à la vérité, &
 » pour renoncer au plaisir d'être juste. »

C'est encore de cette manière adroite & ingénieuse qu'il prépare & amène l'éloge du grand Prince qui honoroit de sa présence cette imposante Assemblée. « Les Princes,
 » ajoute-t'il, ne vivent plus comme autre-
 » fois, à l'ombre de cette étiquette impé-
 » nétrable qui les déroboit aux regards des
 » hommes. » Les progrès de la raison ont fait approcher la vérité de tous les trônes; (du moins s'il y a un moyen de l'en faire approcher, c'est celui là sans doute) il s'est établi une noble émulation du bien public, qui honore la philosophie & les Rois. « Un
 » spectacle nouveau est de nos jours offert
 » à l'Europe; de grands Souverains ne crai-
 » gnent point d'abandonner l'enceinte de
 » leurs palais, de parcourir des pays où l'or-
 » gueil de leur rang n'est plus soutenu que
 » par la réputation qui les y a précédés; &
 » quand, sous nos yeux, le digne héritier
 » des deux Gustaves reçoit le témoignage
 » universel de la juste admiration qu'il a
 » rencontrée par-tout, les plus honnêtes
 » gens de son Royaume seront ils accusés
 » de flatterie, lorsqu'ils lui donneront des
 » éloges qui ne peuvent être désormais que
 » l'écho de l'Univers. »

Nous ne craignons pas non plus d'être accusés de flatterie en disant que ce Discours mérite les applaudissemens qu'il a reçus ; & si de lâches Journalistes ont quelquefois profané la louange, en exaltant jusqu'aux talens Littéraires de ceux dont ils ne falloit exalter que le nom & la naissance, le nom & la naissance de M. le Marquis de Montesquiou ne doivent pas nous priver du plaisir de rendre justice à ses talens Littéraires, dont ce Discours est une preuve.

M. Suard, dans sa réponse, ajoute encore d'autres preuves. « Si les Muses ont des charmes pour vous, dit-il au Récipiendaire, elles ont encore moins de rigueur ; les Lettres, où vous n'avez cherché que votre bonheur, feroient aussi votre gloire si vous consacriez aux plaisirs du Public des talens que vous n'avez destinés jusqu'ici jusqu'à l'amusement de vos amis.

« On connoît de vous, Monsieur, plusieurs Pièces de vers, Ouvrages de Société, nés des circonstances & du moment, & qui ont eu le mérite rare de survivre aux circonstances qui les ont fait naître ; des Épîtres & des Contes, où une galanterie toujours ingénieuse, un badinage toujours décent, une imagination toujours raisonnable réunissent les bien-séances de la Société & celles du goût ; des chansons où l'esprit & la gaiété ont toujours cette grâce naïve & piquante qui

» convient à ce genre , je dirois presque
» national.

» Tout ce qui est échappé de votre plume,
» brille sur-tout de cette aimable facilité qui
» embellit toutes les productions des Arts,
» mais qui n'est cependant un mérite que
» lorsqu'elle n'exclut ni la justesse ni la cor-
» rection.....

» Mais votre talent ne s'est pas borné à
» de petits Ouvrages de Société..... Vous
» avez fait des Comédies où vous avez peiné
» les mœurs de la Société avec le coup-d'œil
» fin de l'observateur & avec l'art du Poète.
» Les hommes du monde y ont le ton du
» monde ; les passions n'y sont ni exagérées
» dans leurs mouvemens , ni travesties dans
» leur langage ; le dialogue en est ingénieux
» & naturel , & la peinture des travers &
» des vices ne sert qu'à faire mieux sentir le
» prix de la raison & de la vertu. »

M. Suard , qui , comme on voit , donne à
chaque mot des leçons indirectes de goût,
en paroissant ne faire qu'énoncer des faits &
qu'exposer les titres du Récipiendaire , prend
occasion de ces Comédies pour présenter sur
la Comédie en général des idées importantes
que des circonstances particulières tendent
même hardies , ce qui est toujours un mérite
de plus.

« Molière , dit-il , composoit ses Comé-
» dies en observant le monde ; la plupart
» des Poètes modernes peignent le monde
» d'après les Comédies. Ni les incidens , ni

» les mœurs , ni le langage de leurs Pièces
 » ne rappellent l'image de la Société où l'on
 » vit : on prend pour le bon ton un jargon
 » maniéré , souvent inintelligible , qui n'a
 » plus de modèle que dans quelques Ro-
 » mans ; d'autres prétendent imiter Molière
 » en nous offrant ces intrigues péniblement
 » compliquées , qui furent les premiers es-
 » sais du génie dans l'enfance de l'art , mais
 » qui ne prouvent aujourd'hui que le défaut
 » de génie. N'est-il pas permis de craindre
 » que , par un abus toujours croissant , on
 » ne voye un jour avilir le Théâtre de la
 » Nation par des tableaux de mœurs basses &
 » corrompues , qui n'auroient pas même le
 » mérite d'être vraies ; où le vice sans pudeur
 » & la satire sans retenue n'intéresseroient
 » que par la licence , & dont le succès , dé-
 » gradant l'art en bleissant l'honnêteté pu-
 » blique , déroberoit à notre Théâtre la
 » gloire d'être pour toute l'Europe l'école
 » des bonnes mœurs comme du bon goût. »

C'est à ceux qui se croiront désignés par
 ces traits , à répondre ou à profiter de l'avis ;
 nous n'entrons point ici dans la discussion
 des opinions ; tout objet a deux faces , &
 peut être diversement considéré ; nous disons
 seulement que M. Suard , pensant ce qu'il
 exprime , ne pouvoit l'exprimer avec une
 fermeté plus décente , avec une dignité plus
 imposante & plus convenable au Représen-
 tant d'un Corps illustre , au Directeur de

l'Académie Françoisé ; on peut disputer sur le reste.

Mais on ne contestera pas, du moins raisonnablement, que ce Discours ne soit au rang des meilleurs de ce genre, qu'il ne soit très bien fait, profondément pensé, parfaitement écrit, d'un style plein de grâce, de noblesse, d'élégance & de naturel ; que chaque mot ne dise une chose & ne la dise très bien, avec une grande simplicité d'expression & une grande abondance de sens ; beaucoup d'idées nouvelles sans aucun air de paradoxe ; beaucoup de philosophie sans aucune prétention à la philosophie ; des vûes morales, saines & piquantes, jointes à d'excellens principes & de grands exemples de goût. Une foule de maximes, auxquelles nous ne pouvons conserver ici le mérite qu'elles ont dans l'Ouvrage, d'être liées avec ce qui précède & ce qui suit, & de se trouver à leur véritable place, seront citées, & feront proverbe. En voici quelques unes.

« Le Public, plus sujet à s'égarer dans ses
» enthousiasmes que dans son estime.

« La plus auguste fonction dont un Ci-
» royen puisse être honoré, celle d'appren-
» dre à des enfans à commander à des
» hommes.

« L'appareil de l'instruction en affoiblit
» nécessairement l'effet. L'indépendance na-
» turelle de l'esprit se montre dès le berceau.
» L'enfance, plus disposée à suivre qu'à
» obéir, résiste au précepte, & cède sans

» effort à l'exemple ; elle apprend , sans y
 » penser , la langue qu'on parle devant elle ,
 » & ne fait presque jamais celles qu'on pro-
 » digue tant de soins & de temps à lui en-
 » seigner.

» Tel est le charme de la simplicité , qu'elle
 » est par-tout à sa place , & qu'elle se fait
 » aimer de ceux mêmes qui ne peuvent
 » l'imiter.

» La tolérance tient moins aux principes
 » qu'au caractère ; c'est la vertu des âmes
 » douces , humaines & généreuses. Ce dut
 » être celle de M. l'Évêque de Limoges ,
 » comme elle fut celle de Fénelon. »

Les traits suivans ne sont plus des maxi-
 mes , ce sont des morceaux charmans , pro-
 duit d'une philosophie profonde & d'une
 imagination douce & riante.

M. Suard rend à l'Académie le juste &
 important témoignage « que nulle part le
 » pieux Évêque de Limoges ne reçut des
 » hommages plus purs , plus personnels que
 » dans ce sanctuaire des Lettres & de la
 » Philosophie. On y avoit pour lui cette
 » sorte de respect que peut seule inspirer
 » l'extrême vertu jointe à l'extrême bonté ,
 » qu'on aime à rendre , parce qu'il honore
 » celui qui le rend & le rapproche de celui
 » qui en est l'objet ; respect bien différent de
 » celui qui ne s'adresse qu'aux dignités & à
 » la puissance , & qui ne semble fait que
 » pour marquer & même exagérer la dis-
 » tance des rangs.....

« Sa longue carrière fut terminée par une
 « mort aussi douce que sa vie ; elle fut pré-
 « parée par cet affoiblissement de l'esprit &
 « des organes , qu'on est trop disposé à re-
 « garder comme un malheur & une dégra-
 « dation de l'humanité. N'est-ce pas plutôt
 « un bienfait de la Nature, qui, en nous
 « retirant de la vie comme elle nous y a fait
 « entrer, semble imiter, s'il est permis de
 « le dire, cette tendre précaution de la jus-
 « tice humaine, qui fait couvrir d'un ban-
 « deau les yeux de ses victimes, pour leur
 « dérober le moment qui va terminer leur
 « existence ? »

Nous voudrions pouvoir transcrire ici le
 témoignage rendu à M. d'Alembert par M.
 l'Évêque de Limoges; témoignage glorieux
 pour tous deux, disons pour tous trois; car
 celui qui fait si bien sentir tout le prix de ce
 trait, a sa part à la gloire dont il s'agit.

Nous voudrions tout transcrire; mais il
 faut nous borner & finir. Le morceau le plus
 pensé, le plus supérieurement écrit, le plus
 parfait de tout le Discours, est celui qui
 concerne l'association des Gens de la Cour
 & des Gens de Lettres dans l'Académie, &
 ce qu'on appelle le *bon ton*. Nous n'en pou-
 vons citer que quelques traits, & nous fini-
 rons par cette citation.

« Les progrès du goût tiennent à ceux du
 « langage, & le langage, comme toutes les
 « choses humaines, est dans une mobilité